

Les Longs couteaux



AU DIABLE VAUVERT

Irvine Welsh

Les Longs couteaux

Traduit de l'anglais (Écosse)
par DINIZ GALHOS



Du même auteur aux éditions Au diable vauvert

RECETTES INTIMES DE GRANDS CHEFS, roman, 2008

TRAINSPOTTING 2 (PORNO), roman, 2008, 2017

GLU, roman, 2009

TRAINSPOTTING, roman, 2011

CRIME, roman, 2014, 2022

SKAGBOYS, roman, 2016

L'INTÉGRALE TRAINSPOTTING, romans, 2017

LA VIE SEXUELLE DES SŒURS SIAMOISES, roman, 2017

L'ARTISTE AU COUTEAU, roman, 2018

DMT, roman, 2019, 2023

LE COUP DU SIÈCLE, roman, 2021

Titre original: THE LONG KNIVES

ISBN: 979-10-307-0661-1

© Irvine Welsh, 2022

© Éditions Au diable vauvert, 2025, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

*Ce livre est dédié à l'esprit immortel et flamboyant
de Bradley John Welsh.*

*Une source de regret de chaque jour,
une source d'inspiration de chaque instant.*

Un adversaire, c'est quelqu'un qu'on souhaite vaincre. Un ennemi, c'est quelqu'un qu'il faut détruire. Avec des adversaires, le compromis est une vertu : après tout, l'adversaire d'aujourd'hui peut être l'allié de demain. Mais avec des ennemis, le compromis est toujours un apaisement insatisfaisant.

À notre époque, nous perdons de vue la distinction entre les deux.

Prologue

Il ne lui reste plus que son boxer. Immobilisé sur la chaise en plastique. Poignets et chevilles blanchis contre ses liens. La peau piquetée de chair de poule, les membres qui tremblent. En plus de ce sous-vêtement rayé, il porte un autre accessoire : le capuchon de cuir marron dont nous lui avons recouvert la tête. Mais à présent que je l'observe de l'autre bout de ce vaste entrepôt désert, il ne fait plus le moindre bruit. En observant le même silence, je m'assieds sur une chaise similaire afin de l'examiner plus attentivement.

Nous sommes d'éternels élèves. Dans ce jeu comme dans la vie, il n'y a jamais de savoir absolu. Tout ce dont nous disposons, ce sont nos expériences personnelles, ce que nous pouvons percevoir et deviner par le truchement de nos sens, et dans l'idéal, un soupçon d'imagination. Sans oublier cette qualité qui fait cruellement défaut à la classe d'individus à laquelle il appartient : l'empathie. La plupart du temps, cette lacune peut sembler leur profiter, à leur petite échelle, dans leur quête maladroite de bénéfices nets et de marges de profit, sans qu'ils se rendent compte à un seul moment qu'ils font eux aussi partie

de ce monde que systématiquement, ils s'emploient à foutre en l'air.

Comment me mettre à la place de cette silhouette tremblotante? Essayons: je suis dans un environnement absolument terrifiant sur lequel je n'ai pas la moindre espèce de contrôle. Je ne peux rien voir sous le capuchon étouffant qui recouvre ma tête, à l'exception d'une mince bande de ma propre chair et du plancher de l'entrepôt. (Curieusement, cette cagoule donne au captif un air sinistre, comme si c'était lui l'oppresseur. Mais il n'en est rien: il est complètement à notre merci.)

De toute évidence, il est tout sauf à l'aise. Très franchement, la situation n'est pas même confortable pour moi, quand bien même je préfère être à ma place qu'à la sienne, et de loin. Je sens une légère nausée monter en moi. Empirera-t-elle si je m'approche? Je me lève et me dirige vers lui, parcourant le plancher quasiment sur la pointe des pieds afin de ne pas briser le silence. En me figurant que chaque pas me fournira un peu plus d'informations quant à sa condition émotionnelle.

Oui... une fois de plus, il tire sur ses liens. Geste parfaitement futile. Ses poignets et ses chevilles sont comme soudés à la chaise. Ses bras sont blancs et flasques d'indolence et de décadence. Les tendons se tendent diaboliquement sous leur masse informe, à la surface de ses épaules curieusement sculptées, sous sa poitrine adipeuse.

Sous sa capuche sans trou, je suppose que c'est en train de fuser dans tous les sens. Le cuir fin se rétracte à chaque inspiration, peut-être qu'il tire parfois la langue pour le repousser, et goûte cette peau d'animal mort. Peut-être que de toutes ses forces il baisse les yeux vers cette vague source de lumière sous son menton, une brèche infime dans le masque, découpée pour laisser entrer l'oxygène. Là, il est manifestement en train de se reprendre – *voilà qui est intéressant* –, son corps se raidit plus

encore, il inspire à pleins poumons et gueule, — QU'EST-CE QUE C'EST QUE CES CONNERIES ?!

Pas la première fois qu'il donne de la voix depuis qu'il s'est réveillé, et comme les précédentes, il n'entend que l'écho froid de sa voix étouffée dans ce lieu immense et caverneux. Il pense certainement à ce qui l'a amené ici, à ce que peut impliquer cette terrible perturbation de son existence. À sa dévouée *Samantha*, à combien il l'a déçue. Mais cette conne a été conçue pour le désenchantement. Dressée, comme tant d'autres femmes de sa classe, à absorber les blessures psychiques et sangloter silencieusement dans son oreiller la nuit venue, ou dans les bras d'un amant, tout en présentant des dehors stoïques et loyaux au reste du monde. Leurs enfants chéris *James et Matilda*: ç'a sûrement été plus dur pour ces gamins. Et très bientôt, ce sera autrement plus douloureux. Cette dissertation à propos de laquelle il fallait discuter, le match de rugby ou le spectacle d'école raté à cause de *la pression du boulot*: tout cela n'est que le cadet de ses soucis à présent. C'est à toutes ces conneries qu'il aurait dû bien réfléchir avant de vouer sa vie à plonger les autres dans la misère. Sa sœur, *Moira*, l'avocate. Je pense que c'est à elle qu'il manquera le plus. Cette vie de famille morne et grise qu'il n'a jamais vraiment connue – son zèle dans la promotion de la corruption et l'enrichissement des déjà bien nantis consommait tout son temps –, comme il doit y aspirer à cet instant précis. Qu'est-ce qui a brisé tout cela?

Mon appel téléphonique, qui lui disait de revenir. Revenir en ce lieu sur lequel il avait tiré un trait définitif, sauf pour les visites à sa sœur, et pour voir les gamins.

Il est à nouveau immobile. Je me replie jusqu'à ce coin silencieux à l'autre bout de ce vaste espace, et me rassieds sur ma chaise. Il doit avoir tellement froid: sa chair se contracte dans l'atmosphère humide et âpre. Je sais d'expérience qu'on reste

attentif à ces horreurs mineures même lorsqu'on se débat dans un océan de terreur abjecte. J'aimerais parler de tout cela avec lui, mais je redoute de tomber dans cette complaisance de bourreau, le supplice du pavoisement. Ce n'est pas à ce jeu que nous sommes en train de jouer. Et plus important encore, cela renforcerait l'idée fausse selon laquelle tout tourne autour de lui. Il n'est pas le narrateur de ce conte, et il ne le sera jamais. Il ne s'agit pas du chapitre final. Ce n'est que le dernier chapitre où ce personnage-ci apparaîtra.

La plupart du temps, ce sont des hommes tels que lui qui racontent l'histoire.

Dans les affaires.

La politique.

Les médias.

Mais pas cette fois: je le répète, ce n'est pas lui qui est en train d'écrire *cette* histoire. Et sans qu'il en ait conscience, c'est lui-même qui a renoncé à le faire.

Elle est sans doute la dernière personne qu'il s'attendrait à voir derrière tout cela. C'est encore plus vrai qu'avec mon ennemi juré à moi, que nous n'avons malheureusement réussi qu'à handicaper: quand on vieillit, les atrocités de l'enfance deviennent plus vives que celles de l'adolescence et de la vie d'adulte, émoussées par les hormones. Mais aux yeux de ce genre d'hommes, nous ne serons jamais que d'obscurs dégâts collatéraux, dans un entrepôt rempli d'âmes qu'ils ont détruites et mutilées en assouvissant égoïstement leurs besoins les plus vils et les plus immédiats.

Ce n'est pas lui qui est en train d'écrire cette histoire.

Elle entre, sublime dans ce pantalon à carreaux, ces baskets et ce manteau court dont elle se défait aussitôt, révélant un débardeur qui témoigne de son désir de s'y mettre sans plus attendre. Ses bras sont minces, tonifiés par les séances en salle. Sous sa

casquette, ses cheveux fixés en arrière par des épingles. Au bout de son bras, le sac à outils qui indique que cela ne peut que mal se terminer pour lui. Oh, nous avons beaucoup appris de la dernière fois. Le frottement du bas de porte a dû se faire entendre, même sous cette capuche asphyxiante.

Elle sourit, effleure mon épaule. Je me lève de la chaise. Nous traversons lentement l'espace qui nous sépare de lui. L'une des lames du plancher grince. Il se crispe à nouveau, pousse sur ses liens. Il entend à présent des pas, quelqu'un qui approche. Peut-être est-il en train de songer : *et s'il n'y en avait pas qu'un ?*

— Qui est là ? Qui êtes-vous ? Sa voix est plus douce, plus hésitante.

Nous marchons lentement autour de lui. Si près qu'il sent notre présence. Pas notre chaleur, simplement l'aura d'autres êtres humains, tout proches. Il sent quelque chose, ses sinus grésillent discrètement sous le capuchon, il essaye de déterminer ce dont il s'agit. Peut-être l'odeur de vieux livres. Se trouve-t-il dans une bibliothèque ? C'est son parfum à elle. Rare et unique, il s'appelle *Dead Writers, Les Écrivains Morts*, et s'inspire paraît-il d'auteurs tels que Hemingway et Poe. Les notes de thé noir, de vanille et d'héliotrope évoquent effectivement l'odeur d'une vieille bibliothèque particulière remplie de livres anciens. Rares sont les femmes qui auraient les gonades de porter un tel parfum.

Mais rares sont les femmes, et les hommes, à avoir les gonades qu'elle a. Et à supposer que cela aurait été son cas à lui, il ne lui serait resté que peu de temps pour s'en vanter.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Écoutez, j'ai de l'argent... Sa voix étouffée se tait sur un ton suppliant.

Nous répondons par un silence si dense qu'il lui obstrue les poumons. Comme pour le noyer.

Il est seul responsable de ce qui lui arrive. Une fois de plus.

Samantha.

Les enfants.

Tout ce qu'il a jamais fait pour eux, c'est de poser des pièges égotistes sur leur chemin. Pour tester leur fidélité, leur loyauté. Et il avait presque réussi à rattraper son dernier désastre, presque réussi à la convaincre de le rejoindre à Londres, pour leur donner une nouvelle chance, en grand, à présent qu'il se trouvait sur une nouvelle trajectoire ascendante.

Oh oui, nous savons tout de lui. Ni elle ni moi ne sommes des joueurs dans l'âme. Plus on pousse les recherches, plus l'issue est sûre. Il faut connaître leurs vanités et leurs faiblesses. Et les aider à s'embrocher sur leur propre épée. Dans le fond, c'est cela qu'ils recherchent plus que tout, la tragédie de l'opprobre et de l'humiliation absolus. C'est le chapitre le plus captivant de la biographie d'un narcissique. C'est ce pour quoi ils œuvrent sans relâche, en dépit de toutes les foutaises dont ils peuvent se bercer.

Comme il doit se détester à présent. Comme il doit abhorrer la faiblesse qui l'a conduit jusqu'ici. Ce châtiment ultime, à la merci d'une puissance qu'il ne peut comprendre. Quelle haine peut-il éprouver envers lui-même ?

Il sera bientôt libéré de tout cela. L'heure est venue.

Elle tourne brusquement la tête vers moi, les yeux brillant alors de férocité. Elle se meut aussi vite qu'un félin, ses mains se posent sur son boxer et d'un geste soudain et impérieux, le baisse. Il se tortille, incapable de se protéger de cette violation de son intimité, et son pénis et ses testicules remuent mollement entre ses cuisses. Je lis les spasmes sporadiques de son corps et ses syllabes informes comme des signes de sa terreur, teintés peut-être d'un infime espoir. Cela semble augurer la plus sinistre des agressions, mais ce pourrait être aussi une simple blague, potentiellement humiliante mais en définitive inoffensive, le

genre de séance de bizutage qu'affectionnent les membres les plus pervers de son cercle.

Je connais cette sensation.

Ces balbutiements pourraient-ils laisser place à un gloussement complice? Un vilain tour d'un de ses amis issus d'une grande famille britannique. Cela, il n'aurait aucun mal à le gérer.

Mais quelque chose le fige à nouveau. Peut-être est-ce son parfum à elle qui lui dit autre chose.

— Arrêtez, implore-t-il d'une voix qui se brise dans les aigus, et qui lui rappelle peut-être son enfance. Un jour où, de retour de l'école dans son uniforme, il aurait croisé un groupe de garçons des HLM – des *cités*, comme on les appelait – sortis d'une école publique. Des garçons qui auraient pris plaisir à rouer de coups ses bras grassouilleux, à danser autour de lui en une ronde macabre, admirant les marques et les contusions qu'ils auraient laissées sur sa chair. J'en suis convaincu.

Mais cela remonte à longtemps. Il a fait en sorte de changer. La muscu et le sport, pour sa plus grande satisfaction, ont dévié la trajectoire rondouillarde de son enfance. Il s'est débarrassé de son statut de victime avec ses kilos en trop. Mais bien sûr, il s'est fait rattraper par la paresse auto-complaisante de la maturité, et par sa carrière: voyages en première classe, dépenses fastueuses, nuits blanches, tout ça pour renouer avec cette version peu appétissante de lui-même que nous avons à présent sous les yeux. La masse blanchâtre de la bedaine, les bajoues pleines capitulant face à la gravité, et ces mamelles qu'un nourrisson pourrait téter. Mais peu importe. À présent, il est tout en haut. Il peut *s'acheter* des femmes magnifiques.

Soit, il a *empiété sur quelques plates-bandes*... je me demande s'il cherche à deviner *lesquelles*. Ce gros problème avec le dénommé Graham. Cette terrible pulsion qu'il avait dû satisfaire. Et qui avait failli entraîner sa ruine.

Et maintenant elle.

Et maintenant moi.

Assurément pas: après tout ce temps, il a dû totalement l'oublier.

Peut-être les affaires.

Et comme de bien entendu, après une soudain inspiration, il demande: — C'est au sujet du contrat Samuels? Inutile de — NON!

Il couine lorsqu'elle pose ses mains gantées de latex sur ses organes génitaux; au contact de cette fine couche de caoutchouc collant, la peau de son pénis se rétracte. — NON!

Et je joue mon rôle, simplement en posant ma main sur son épaule. Il essaye de s'écarter, et je suis prêt à parier qu'il n'a jamais senti quelque chose d'aussi froid.

L'irrépressible vague de terreur submerge son corps dans un spasme de chacun de ses muscles, si puissant que je crains un instant que ses liens cèdent sous cette force soudaine.

Mais ça ne risque pas d'arriver: ils ne font que lacérer plus encore ses poignets et ses chevilles.

J'écarte ma main, laissant son corps en proie à la seule froidure de l'atmosphère qui mordille sa queue et ses couilles exposées. Le contact de ses mains à elle, qui l'examinaient avec une étrange délicatesse, s'est également volatilisé, laissant un vide sensoriel encore plus déstabilisant.

Mais cela ne dure pas. Nous ne ferons pas deux fois la même erreur. À nouveau, je le touche sans le toucher. Mes caresses sont les plus glaciales au monde, les plus informes, les plus inhumaines. Sa bite se contracte littéralement de deux centimètres.

Ses mains à elle sont plus chaudes, mais de son point de vue à lui, ça ne fait pas une grande différence. Elle enroule la bande de cuir autour de ses organes génitaux. Installe l'effroyable garrot. Tourne la poignée en bois pour le resserrer.

— PAR PITIÉ!

Il sent le piège se refermer.

— Non, je vous en supplie... dit-il, plus doucement cette fois, en réponse à la douloureuse torsion. Et oui, il y a une légère excitation : il connaît bien ce genre de jeux, l'infliction de châtiments sexuels, même s'il a toujours tenu le rôle de tortionnaire. Mais pas cette fois. Cette fois, c'est lui qui sent ses poumons se vider, la sueur et les larmes couler sur ses joues, et de sous la cagoule, dégouliner sur sa poitrine alors que son pénis se gonfle de ce sang prisonnier du garrot... et là...

... j'ouvre le sac et elle en sort le couteau de quinze centimètres.

... et c'est la découpe... un superbe geste dans un giclement de sang. Elle tire sur ses machins, mais ça ne se décroche pas ! Ses couinements de porc, assourdissants... nous ne nous y attendions pas, mais nous sommes préparés. Nous écartons la lame cérémonielle et j'en sors une dentelée du sac que je tends à mon associée. Au milieu de tout ce sang et de tous ces cris, je me sens un peu abattu – une fois de plus, les couteaux de Père n'ont pas été à la hauteur de ma vengeance – mais cela ne dure pas non plus, car en sciant de toute la force de ses bras congestionnés, elle finit par détacher ses organes génitaux qui lui tombent dans la main.

Je me demande s'il éprouve une curieuse forme de soulagement, un vertige du corps et de l'esprit en se sentant enfin libéré d'un fardeau... juste avant de prendre conscience que ce fardeau l'a quitté à tout jamais.

Elle brandit en l'air ce trophée merveilleusement grotesque, et lui semble enfin se rappeler qu'on ne lui a pas enlevé quelque chose qui le gênait, mais bien quelque chose qui participait de l'essence même de sa personne...

— AAAARGHHHHHH...

... Une plainte suraiguë, animale, telle que je n'en ai jamais entendu jusqu'ici. Qui sourd de sous son masque... et se prolonge

en une vibration percussive, alors qu'il s'effondre en avant, espérant peut-être que l'évanouissement le libérera de cette douleur. Peut-être prie-t-il pour que la mort l'en délivre. Peu importe le moyen, du moment qu'il rejoint un autre monde que celui-ci. Et assurément, il doit sentir qu'il en prend le chemin, mais seulement au terme d'une longue série de secondes infinies, à crier au fond du purgatoire.

Elle tient les organes génitaux, bras tendu, les observe, eux, puis lui, avant de les jeter dans la boîte en plastique.

Sent-il à nouveau l'effluve de son parfum? Si c'est le cas, cette sensation est vite supplantée par une autre pensée, car dans l'enfer insondable où son esprit finit de se consumer, il crie un nom familier: — LENNOX!...

JOUR 1

Mardi

Ray Lennox inspire une grosse bouffée d'oxygène, qui plutôt que de les éteindre, attise les braises qui lui brûlent la poitrine et les mollets. Luttant pour dépasser le seuil de la douleur, il s'impose un rythme soutenu. C'est d'abord exaspérant, mais bientôt poumons et jambes se mettent à travailler de concert, plus comme des amants de longue date que comme des bégueins de la veille. L'air vif porte l'odeur fraîche de l'ozone. À Édimbourg, l'automne semble souvent être la saison par défaut, ne s'éloignant que rarement de plus d'une isobare. Mais les arbres qui se dressent ont encore toutes leurs feuilles, et de faibles rayons de soleil dansent dans la canopée au-dessus de sa tête tandis qu'il fonce sur le sentier pédestre le long de la rivière.

En essayant de rejoindre Holyrood Park par un dédale de ruelles, il tombe dessus par surprise : l'entrée, au bout des places de stationnement d'un ensemble d'immeubles tout à fait anonymes. À sa vue, ses oreilles bourdonnent, l'obligent à s'arrêter. Il n'arrive pas à y croire.

C'est pas ltunnel...

C'est l'Innocent Railway Tunnel, le tunnel ferroviaire des Innocents, achevé en 1831. Il se trouve juste en-dessous de Pollock Halls, résidence de l'université d'Édimbourg, et pourtant la plupart des étudiants qui y vivent ignorent son existence. Lennox est un expert des tunnels d'Édimbourg, mais il n'a jamais emprunté celui-ci. Il reste immobile devant l'entrée. Il sait que ce n'est pas le tunnel de Colinton où encore enfant il a été agressé sexuellement, tunnel à présent paré de fresques de street-art tapageuses qu'il a traversé depuis un nombre incalculable de fois.

Tu ne me fais pas peur.

Mais celui-ci le terrifie. Bien plus que le tunnel originel de Colinton, ce passage sombre et étroit évoque en lui de terribles souvenirs. Il sait qu'en dépit de son nom, de nombreuses personnes y ont perdu la vie, y compris deux enfants, dans les années 1890.

Lennox est incapable de poursuivre son chemin. Ses jambes flageolent.

C'est qu'une putain de piste cyclable, se dit-il en considérant les poteaux et les grilles entassés à côté de l'embouchure du tunnel. Préparatifs d'un chantier à venir. Il a lu quelque part que des travaux de maintenance étaient prévus.

Pourtant cet homme, adulte, est incapable de pénétrer dans le tunnel faiblement éclairé, dont l'autre bout, lumineux et libérateur, semble si distant qu'une vie entière à marcher ne suffirait pas pour l'atteindre. Le boyau serpente vers un néant qui, Lennox le sait, ne peut que l'engloutir. Ce tunnel-ci ne le recrachera pas. C'est une sinistre sensation, diffuse dans l'air glacial et épais, un champ de force qu'il ne peut traverser. Ses oreilles ne cessent de bourdonner. Il tourne les talons et fonce rejoindre la rue principale. Il réaccélère, tâchant de semer sa honte, d'abord vers les Meadows, direction Tolcross,

se demandant comment quelqu'un capable d'examiner des cadavres, de regarder droit dans les yeux d'un assassin, droit dans les yeux des parents de ses victimes sans flancher, comment est-ce qu'un tel homme peut se retrouver incapable de traverser un simple tunnel. Il gueule un coup pour tenter de chasser ces réflexions intrusives. Sans trop savoir où il va, il tombe sur l'Union Canal, et sprinte sur un bout de chemin de halage, passant devant le pub de son quartier, tenu par Jake Spiers, le patron de bar le plus insupportable de tout Édimbourg, avant de retrouver, hors d'haleine, son appartement au premier étage d'un immeuble de Viewforth, où les habitations victoriennes jettent un regard plein de dédain aux logements et bureaux tape-à-l'œil, récemment construits en front de canal, qui jamais ne leur survivront.

Lennox s'écroule sur sa banquette de fenêtre et laisse ses poumons se remettre de cette course. Il croyait s'être prouvé qu'il était maître de ses peurs. Le tunnel des Innocents n'était même pas le tunnel originel, le seul vrai coupable. Pourtant il éprouve un réconfort fébrile en posant le regard sur la batte de baseball des Miami Marlins, posée comme toujours dans son coin, à côté de la porte d'entrée, par mesure de sécurité.

Pourquoi est-ce que ça me revient, ces conneries ?

Il tourne la tête et observe les pelouses impeccablement entretenues par ses voisins du rez-de-chaussée, qui occupent ces appartements dotés de hauts plafonds et de bow-windows. Ce coin de la ville lui a toujours donné l'impression d'un mini-État à part entière. Il a quitté son ancien domicile à Leith pour emménager ici, il y a quelques mois de ça. Il avait été question de vivre avec sa fiancée, Trudi Lowe, mais ils avaient finalement décidé de rester chacun chez soi.

Trudi avait consenti à cette décision, mais après qu'il eut vendu son appartement de Leith, elle n'avait pas compris ce

qui l'avait poussé à acheter plutôt que de louer. Il lui avait dit que le marché était en plein essor et qu'il s'agissait d'un excellent investissement. Ils pourraient vivre chez lui ou chez elle durant deux ou trois ans en louant son appartement nouvellement acquis, ce qui leur permettrait à terme d'économiser suffisamment pour acheter plus grand ailleurs. Elle n'avait pu que se ranger à son avis. Cependant, Lennox n'a aucune envie de vivre dans une maison, pas pour l'instant en tout cas. La vie en appartement lui convient parfaitement. Leur projet de mariage avait été reporté sine die à la suite d'un séjour à Miami censé être un moment de détente, et qui s'était avéré pour le moins traumatisant, bien que cathartique. Lennox attirait les pires problèmes comme un aimant.

C'est pour ça que je suis sur cette terre.

À l'autre bout de son salon-cuisine, sur le plan de travail en marbre, son téléphone vibre. Il se lève et s'approche, pressant le pas lorsqu'il lit sur l'écran : TOAL. Il décroche juste à temps. — Bob, fait-il dans un souffle en se rasseyant sur la banquette.

Rien n'évoque plus éloquemment les catastrophes que les silences de Toal.

Celui-ci, interminable, pousse Lennox à s'expliquer : — J'étais sorti courir. Juste eu le temps de décrocher.

— Tu es chez toi ? murmure Toal d'un ton confidentiel qu'il connaît par cœur.

— Aye. Lennox contemple le salon-cuisine de son trois-pièces. Le papier peint à motifs lui paraît plus merdique que jamais. C'est le même qui tapisse les murs du pub du coin, et Lennox y voit la main de Jake Spiers. C'est très dur à supporter au quotidien, mais tout enlever représente un sacré boulot, qu'il n'a cessé jusqu'à présent de repousser à plus tard. Il songe à charger de cette tâche son frère Stuart, comédien

presque perpétuellement entre deux projets, et qui se pique d'être un homme à tout faire, mais il doit bien s'avouer que cela entraînerait quelques désagréments non négligeables.

— Je passe chez toi dans cinq minutes. Prépare-toi, lui intime Toal.

— Très bien. Lennox raccroche et file sous la douche. Il est inquiet. Toal est un flic d'intérieur, qui ne quitte le commissariat de Fettes que s'il y est contraint. Lennox se presse, et il finit de sécher ses cheveux mi-longs quand son patron frappe à la porte.

La tête patatoïde de Toal, garnie de cheveux gris clairsemés et de profondes rides d'anxiété, remue négativement lorsque Lennox lui propose un thé ou un café. — Nous allons dans un entrepôt des docks de Leith. On y a trouvé quelque chose de pas joli-joli.

— Aye?

La moue ulcérée de Bob Toal s'accompagne d'un plissement douloureux des yeux et d'un renâchement bref et sonore. — Un homicide.

Lennox ravale un ricanement. Les forces de l'ordre ont pris l'habitude d'utiliser cet américanisme en lieu et place de « *murder* », « meurtre », qui prononcé avec l'accent écossais évoquait trop la réplique éculée du flic joué par Mark McManus dans la célèbre série *Taggart*, diffusée et rediffusée sans relâche depuis sa création.

Il retrouve tout son sérieux quand Toal rentre dans le détail de l'affaire : — Un pauvre couillon ligoté et castré.

— Putain. Lennox enfle une veste et suit son patron dehors.

— Pire encore, le type est député conservateur, ajoute Toal en tournant la tête vers Lennox tandis qu'ils dévalent l'escalier carrelé.

Lennox répond d'un ton caustique: — Ce qui veut dire que l'écrasante majorité de la population écossaise va nous aider dans notre enquête.

— Tu le connais. Ritchie Gulliver.

Toal le fixe d'un regard scrutateur.

Lennox est ébranlé par la nouvelle, mais il refoule cette impression d'un haussement de sourcils minimaliste. — Je vois.

Toal crache son sinistre résumé: — Gulliver est arrivé ce matin par le train de nuit. Il le prend assez régulièrement, et l'équipe du train a confirmé sa présence. Il en est descendu à sept heures, dans ces eaux-là. Il s'est rendu à l'Albany, un petit hôtel où il avait l'habitude de retrouver ses conquêtes. Le personnel est connu pour sa discrétion. Il est passé par l'entrée de service, derrière, au fond du parking. Le portier de nuit finissait son service, il lui avait laissé une clef sous le paillason de la chambre 216. Ils lui ont apporté deux petits-déjeuners à sept heures quarante-cinq, sans que personne ne voie la personne qui l'accompagnait. Le serveur a laissé les plateaux sur le pas de la porte, a frappé un coup et s'est barré.

Toal ouvre brutalement la porte de la cage d'escalier et inhale une bouffée d'air frais.

— Le second petit-déj, pour un amant ou une amante?

— Je suppose que oui, répond Toal en ouvrant la portière de sa voiture sans monter à bord, les yeux toujours rivés sur Lennox.

— Tu veux donc savoir où j'étais ce matin?

— Allez, Ray, tu connais la chanson.

— J'étais au lit jusqu'à sept heures, je me suis levé pour aller courir. Pas de témoin ni d'éléments permettant de le corroborer, peut-être des caméras de vidéosurveillance...

— OK, OK. Toal lève les mains et passe derrière le volant. Ils démarrent, direction les docks de Leith. — Toutes les personnes liées de près ou de loin à l'interrogatoire de Gulliver au sujet de Graham Cornell dans le cadre de l'affaire Britney Hamil, marmonne Toal, — Amanda Drummond, Dougie Gillman, moi : on doit tous faire état de nos faits et gestes.

Lennox garde le silence. *La hiérarchie claque des fesses.* Il consulte l'heure sur son téléphone. Dix heures et des poussières. Ils descendent Commercial Street. — Qui nous a informés de la présence de son corps dans cet entrepôt ?

— Appel téléphonique, pré-enregistré, à neuf heures quarante-sept, et Toal diffuse sur son téléphone un message au ton robotique :

« Vous trouverez le corps du député Ritchie Gulliver dans l'entrepôt n°623, près de l'Imperial Dock de Leith. Merci de le ramasser avant que les rats s'occupent de leur congénère. »

— Varispeed et synthétisation vocale, diffusée sur un enregistreur numérique d'assez bonne qualité. Une équipe informatique est en train d'essayer de retirer tous les filtres, mais selon eux c'est du beau boulot, et il est peu probable qu'ils parviennent à tout nettoyer.

— Et donc... réfléchit Lennox à voix haute, — s'il a pris son petit-déjeuner à sept heures quarante-cinq, comment a-t-il fait pour faire le trajet entre une chambre d'hôtel du centre-ville et un entrepôt des docks, nu comme un ver et raide mort, en à peine plus d'une heure ?

— Aucune image de lui en train de quitter l'hôtel. Il y a des caméras devant, mais pas à l'arrière, sur le parking du personnel.

Tout le monde avait cru que sa révélation de la relation extraconjugale de Gulliver avec un homme sur le point d'être

écroué aurait mis un terme définitif à la carrière politique de cet homme qui était alors membre du Parlement écossais. Mais il en avait été tout autrement. Bien que vivant à plus de huit cents kilomètres, l'épouse de Gulliver l'avait soutenu publiquement, au moment où il avait relancé sa carrière à Westminster, obtenant l'un des confortables sièges de l'Oxfordshire. La remontée avait été tout bonnement spectaculaire, et la forme de racisme qui était sa marque de fabrique (focalisée sur les gens du voyage) lui avait garanti une popularité locale qui lui servait depuis d'assise politique.

Si Lennox n'a jamais éprouvé beaucoup de compassion à l'égard des conservateurs en général et de Ritchie Gulliver en particulier, la vue de ce corps nu et ligoté lui fait momentanément changer d'avis. Il a déjà vu des scènes de crime particulièrement atroces, mais cette véritable boucherie, avec ces projections de sang sur le sol de béton et cette flaque sombre et coagulée aux pieds de Gulliver, arrive instantanément dans son top 5 des plus immondes. Il doit se pencher pour dévisager le parlementaire.

Ses traits sont figés dans une expression de terreur idiote et difforme, comme si considérant la masse informe et sanguinolente où se trouvaient jadis ses organes génitaux, il s'indignait de leur disparition.

Lui ont-ils fait assister à son supplice ? Probablement pas : Lennox remarque les marques au cou, pas assez profondes pour qu'il s'agisse des traces d'une strangulation à proprement parler, mais peut-être celles d'un cordon de cagoule ou de capuche. De toute évidence, le député est mort dans d'atroces souffrances, en se vidant de son sang, et possiblement en suffoquant. Malgré lui, Lennox ne peut s'empêcher de fixer l'horrible vestige de l'amputation, et un spasme parcourt tout son corps. Il lui faut un certain temps avant

de s'intéresser véritablement aux autres personnes présentes dans l'entrepôt.

L'expert en médecine légale, Ian Martin, est penché au-dessus des flaques de sang. Avec un détachement absolu, cet homme au dos raide, au profil avien et aux cheveux châains grisonnants, photographie les taches sombres. La svelte Amanda Drummond, à la peau naturellement pâle, a les traits plus tirés que jamais alors qu'elle ouvre l'application appareil-photo haute résolution de son nouveau téléphone. Brian Harkness, avec sa coupe quasi militaire, secoués de renvois, se frotte la gorge et essuie son front recouvert de sueur froide. Les larmes aux yeux, il lève la main pour s'excuser, passe en coup de vent devant Lennox et Toal pour disparaître aux toilettes. Il s'agit de toilettes hommes : peut-être par ironie, des organes génitaux mâles ont été dessinés entre les jambes du pictogramme masculin. Sans rien perdre des bruits de vomissement, Lennox observe le dessin de plus près. — C'est récent ou ancien ? Il approche son nez pour renifler, et sent une légère odeur de marker. — Récent. Manque pas d'humour noir.

Toal affiche une moue dégoûtée et pose son regard sur Ian Martin. — Faudrait que quelqu'un fasse un relevé d'empreintes.

— Déjà fait, répond Martin accroupi, sans relever la tête, concentré sur les éclaboussures de sang juste en-dessous de l'entrejambe de Gulliver. — Résultat : rien du tout. Le coupable est peut-être espiègle, mais certainement pas négligent. De gré ou de force, et à en juger par la consistance et la température du sang, la victime a été conduite jusqu'ici et a été assassinée autour de neuf heures du matin. À neuf heures quarante-cinq, c'est bouclé, et l'annonce est communiquée à nos services et à Radio Forth. Martin consulte

sa montre. — Nous sommes arrivés sur la scène du crime à dix heures cinq.

Lennox entend alors un grondement familier, — Ce pauvcon s'est retrouvé sans rien entre les pattes, comme une nana, grondement qui lui indique que Dougie Gillman est arrivé sur la scène du crime.

Cette remarque toute en finesse est aussitôt suivie d'un geignement aigu et nasal, — Bah c'te nana-là jveux bien tla laisser, Oncle Dougie, jte ldis comme c'est... — oh putain... Son nouveau coéquipier, le grassouillet Norrie Erskine, est immédiatement réduit au silence par le sinistre spectacle qui s'offre à sa vue.

Ces deux-là sont des associés de longue date. Jadis surnommés Oncle Dougie et Oncle Norrie, Gillman et Erskine étaient jadis deux agents chargés de la sécurité routière qui faisaient le tour des écoles avec leur petit numéro burlesque. Même dans son rôle de clown blanc renfrogné, Gillman faisait figure d'erreur de casting. Avec une certaine fascination, Lennox s'efforce de s'imaginer cet ennemi juré en plein cours de sensibilisation aux dangers de la route. Quand Gillman avait quitté l'uniforme pour intégrer le département des Crimes graves d'Édimbourg, la carrière d'Oncle Norrie Erskine avait pris un tour diamétralement opposé. Il avait affiné ses talents d'acteur dans le cadre de projets amateurs avant de reprendre ses études et de devenir une petite star du panto¹, en ajoutant au passage à son cv un rôle de flic pourri dans *Taggart* et de criminel sexuel dans *River City*.

Quand les opportunités théâtrales et télévisuelles s'étaient raréfiées, contraint de verser une pension alimentaire à son

1. Pantomime, ou panto, type de spectacle vivant britannique, héritier de la commedia dell'arte, du vaudeville et du conte merveilleux (toutes les notes sont du traducteur).

ex-femme, Erskine avait rejoint la police. Suite à son transfert de Glasgow aux Crimes graves d'Édimbourg, son nouveau supérieur Bob Toal a fait preuve d'un sens de l'humour qu'on ne lui connaissait pas jusqu'alors en associant de nouveau Oncle Dougie et Oncle Norrie, cette fois-ci au sein d'un duo policier. Cette décision a suscité quelques haussements de sourcils, et pas mal de ricanements.

Lennox sait par ses collègues qu'Erskine a la fâcheuse manie de renouer avec le comique, souvent dans les circonstances les moins appropriées.

— Aye, hé ben il s'est bien fait défoncer ce con, lâche Gillman en regardant Lennox.

— Ah bah non tout l'contraire, fait Erskine, manifestement chamboulé, mais se forçant à écarquiller les yeux comme un personnage de dessin animé, en attendant la réplique de Gillman, dont la mine reste grave. Voyant que rien ne vient, il se tourne vers Lennox, et les paumes au ciel, lui présente ses semi-excuses : — Vaut mieux en rire qu'en pleurer.

Lennox se pousse à afficher un sourire pincé. Il voit bien qu'Erskine est déstabilisé. Blanc comme un linge, il a les mains qui tremblent. C'est une curieuse réaction de la part d'un membre aguerri des Crimes graves, quand bien même cette scène de crime est particulièrement ignoble. Cela étant, songe Lennox, avoir peur d'emprunter un ancien tunnel ferroviaire à cause d'un événement remontant à près de trente ans est également le signe flagrant d'une hypersensibilité difficilement conciliable avec ses fonctions.

Quelle bande de cinglés on fait.

Drummond, qui a écarté son téléphone pour s'entretenir avec Ian Martin, semble peu impressionnée, tandis que Harkness revient des toilettes, en évitant de regarder le corps supplicié de Gulliver. Toal, qui a savamment ignoré les

pitreries de son équipe, déclare d'un ton lugubre, — On ne va plus parler que de ça, avec les élections écossaises du mois prochain.

Gillman décide soudain de se jeter à l'eau, en prenant un semblant d'accent chinois, — Ooooh... ternière fois que hônôrâble tac à merde a la baguette toute dure, t'est tûr!

Drummond frémit, Toal fait la moue, et Lennox comprend que Gillman veut voir jusqu'où Erskine est prêt à aller dans ces circonstances.

Sans se faire prier, et malgré ses tremblements qui n'ont toujours pas cessé, Erskine se fait violence pour répondre dans un accent oriental: — L'hônôrâble intpecteur Touglass pente pour l'hypothèse de la catrathion, haaan?

En s'approchant de Lennox, Drummond foudroie Erskine du regard, mais Toal fait mine de n'avoir rien entendu. Lennox est d'avis qu'à l'approche imminente de son départ à la retraite, son patron a abandonné tout espoir d'inculquer la moindre notion de bienséance à Gillman, et indirectement à Erskine. Mais Toal semble remarquer le regard de Drummond, et déclare d'une voix forte, — Ça suffit comme ça.

Le vieux chien sait encore aboyer.

Gillman sourit et hoche la tête, comme s'il venait d'être surpris en train de tricher à un jeu. Lennox sait bien ce qui se cache derrière ce genre d'humour. Sous les fanfaronnades de mauvais goût, Erskine, et peut-être même l'àpre Gillman, sont bouleversés par ce qu'ils contemplent.

— Cela fait des années que cet entrepôt est vide, les informe Drummond, téléphone en main. — Il appartient toujours aux autorités portuaires du Forth. La porte était fermée par deux cadenas, sans doute découpés au coupe-boulon... Elle jette un coup d'œil au corps. — Le vigile chargé du périmètre

a bien fait sa ronde, sans rien remarquer de suspect. Comme il n'y a rien à voler dans cet entrepôt, pas de caméra de vidéo-surveillance dans ce coin des docks. De Seafield Road, on glanera quelques pixels que Scott McCorkel et Gill Glover tâcheront d'analyser.

Lennox hoche à son tour la tête et s'approche de Ian Martin, qui braque le faisceau de sa lampe-torche sur l'entrejambe écarlate. Quelques tendons tranchés pendent comme des spaghettis. Lennox sent quelque chose remuer en lui. — Drôle de blessure. On dirait qu'on a utilisé deux outils tranchants différents, l'un avec une lame lisse, l'autre avec une lame dentelée. Martin fait semblant de scier en se retournant vers Lennox. — Peut-être que la première n'a pas suffi à la tâche, ou peut-être qu'ils voulaient que la victime le sente passer. Qu'il souffre vraiment, spécule-t-il. Il brandit un sac plastique à l'intention de Lennox, dans lequel se trouve une fibre rouge. — C'est le seul indice qu'on ait récolté jusqu'ici.

Lennox tique tique intérieurement. Les amateurs s'en sortent rarement aussi bien. Il considère à nouveau le visage de Ritchie Gulliver, cette expression de terreur figée à tout jamais, les marques sur son cou. Martin abonde dans son sens lorsqu'il expose sa théorie de la cagoule.

— Est-ce qu'on l'a drogué pour lui faire perdre connaissance?

— C'est ce que je me suis dit au début, et je ne serais pas surpris si l'analyse de Gordon Burt révèle des traces de quelque chose, il porte alors le sac plastique à la lumière, — quand nous l'emmènerons au labo pour l'autopsie. Mais vous voyez cette marque d'impact sur son front? Martin pointe une tache rouge quasiment carrée. Comme si Gulliver avait reçu un coup en pleine tête, comme si on l'avait assommé. — C'est assez déroutant.

Lennox repense au principe du KO en boxe. Très souvent, il s'agit d'infliger un coup qui repoussera violemment le cerveau au fond du crâne. Ce coup avait peut-être eu le même effet sur Gulliver. Et il se souvient soudain du *modus operandi* de Rab Dudgeon, surnommé le Charpentier Fou. Mais il est au frais, à la prison de Saughton. Une énième fois, il contemple le visage de cire de Gulliver, tente d'y retrouver l'homme qui était prêt à laisser l'innocent avec qui il avait eu une liaison finir en prison, à seule fin de sauver sa carrière. Lennox n'y parvient pas. Il a eu beau parler de cette affaire sous toutes ses coutures à sa psychothérapeute, Sally Hart, ce n'est rien d'autre pour lui que le visage d'un mort, un mort terrorisé et abattu.

Tout le monde a la même question au bord des lèvres, et c'est Lennox qui la pose. — On sait où sont passés les organes génitaux ?

— Disparus, chantonne Martin, — sans laisser de trace. Pas de sang, ce qui laisse à penser qu'ils ont été recueillis dans un sac ou un récipient quasi immédiatement.

— Ce qui veut dire qu'il a emporté le matos de sa victime avec lui, s'écrie Gillman, avant de regarder Drummond, — ou qu'elle l'a emporté avec elle, pardon pour le sexisme.

— Un trophée ? On n'a qu'à aller chercher à la direction du Heart of Midlothian FC² ! s'esclaffe Erskine. Il est le seul à rire.

— Quel plaisir ça va être de quitter ce cirque, se dit Bob Toal à voix haute. Drummond et Lennox entendent la remarque, qui jure avec la circonspection légendaire de leur supérieur.

2. L'un des deux grands clubs d'Édimbourg.

Drummond se rapproche de Lennox. — À quoi tu penses, Ray?

Ray Lennox repense à un incident qui a eu lieu trois semaines auparavant à Londres.